



LE THÈME « SAVOIR(-)FAIRE DU LIEN » ET LES 13 AMBASSADEURS EN AYANT POUR FIL ROUGE LE THÈME « SAVOIR(-)FAIRE DU LIEN », LES JOURNÉES EUROPÉENNES DES MÉTIER D'ART DONNENT À VOIR, AU TRAVERS DE PLUSIEURS MILLIERS DE RENCONTRES ET ANIMATIONS PRÉVUES, LA FORCE DU LIEN QUE LES MÉTIERS D'ART TISSENT ET NOURRISSENT



LES MÉTIERS D'ART CRÉATEURS D'INTERACTIONS

Liens culturels, sociaux, économiques... Liens entre générations, disciplines, territoires, professionnels... À travers cette thématique, l'Institut National des Métiers d'Art souhaite valoriser la diversité des métiers d'art et des connexions qu'ils génèrent ou induisent.

Quelle que soit leur nature - culturelle, sociale, économique, etc. - les liens créés par les métiers d'art sont au fondement de leur identité.

Liens entre des hommes et des femmes de tous horizons qui témoignent de parcours infiniment variés, de la vocation première à la reconversion en passant par la perpétuation d'histoires familiales. Liens entre les générations, par la sensibilisation, l'éducation, la transmission de savoirs ou d'entreprise, etc.

Liens entre les métiers, avec de formidables aventures entrepreneuriales qui illustrent comment l'innovation procède toujours de la rencontre des savoir-faire, des idées et des énergies.

Liens entre les acteurs économiques, avec une multitude d'initiatives partenariales associant les métiers d'art entre eux mais aussi avec des entreprises de tous secteurs et toutes dimensions pour élargir les voies de la création de richesse et de valeur ajoutée.

C'est la transmission d'un savoir-faire entre un maître et son apprenti ; la rencontre d'un consomm'acteur et d'un professionnel autour de valeurs partagées ; le lien qui relie le citoyen à un patrimoine culturel immatériel et bien vivant, la relation de transparence et de proximité d'une entreprise non délocalisable avec son territoire...



UN ANCRAGE TERRITORIAL

Le territoire valorise les savoir-faire historiques ancrés au coeur de nos cadres de vie et les relie à des modes de production et d'expression nouveaux.

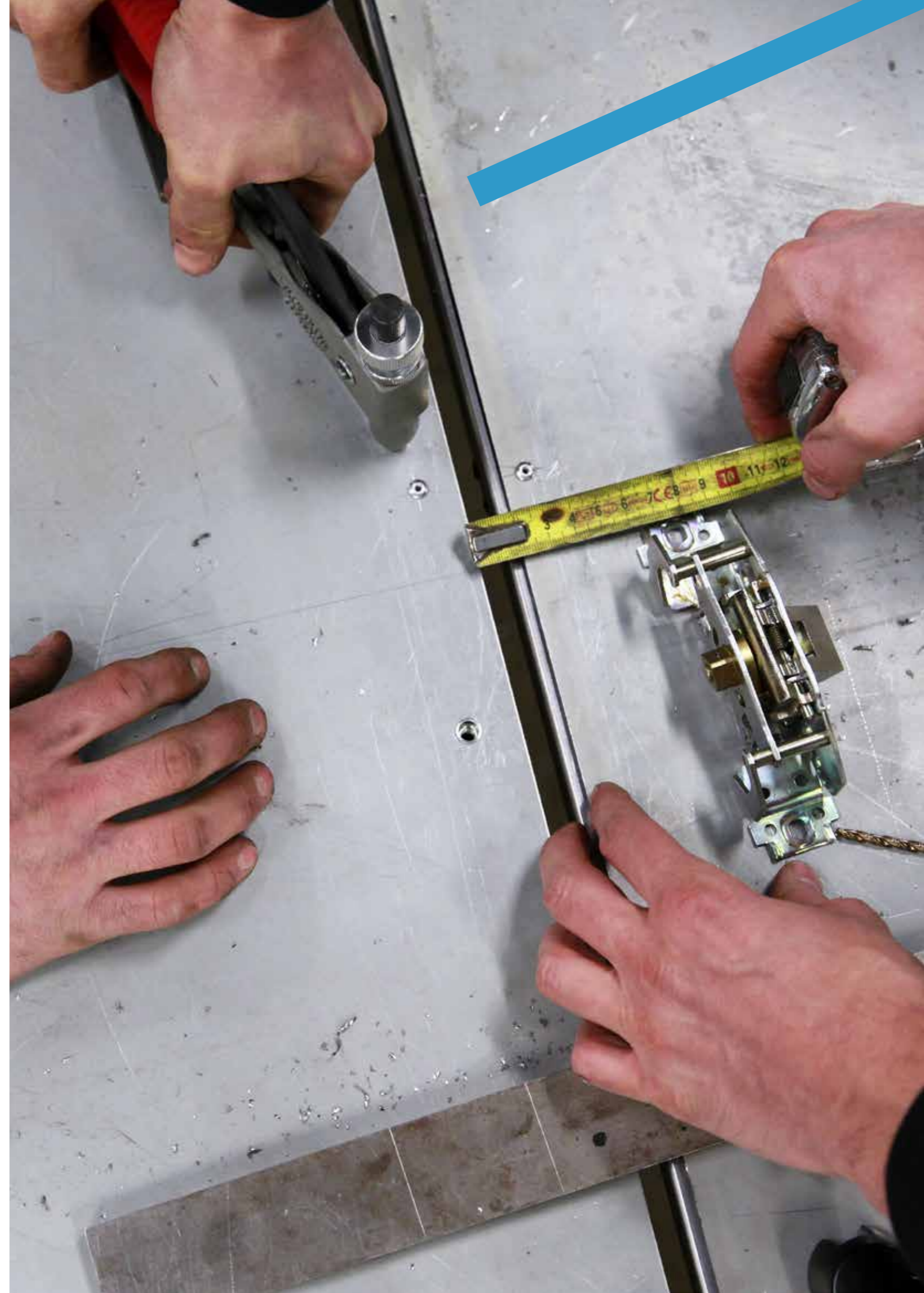
Nous invitons tous « à faire lien », le thème « Savoir(-)Faire du lien » encourage à mettre en avant ce qui relie, ce qui nous unit et réunit, et donc tout ce qui peut concourir, grâce aux métiers d'art, à réduire la distance entre les gens, entre la culture et les citoyens, entre les territoires, entre les peuples en Europe.



DES AMBASSADEURS DES MÉTIERS D'ART DE NOS RÉGIONS

Au travers de treize reportages photographiques, l'Institut National des Métiers d'Art a souhaité valoriser les ambassadeurs créateurs de liens sur nos territoires. La photographe-romancière Sandrine Roudeix est partie à la rencontre de treize « ambassadeurs » dans chacune des régions. À travers un véritable tour de France des talents de nos régions, elle donne à voir les facettes multiples et parfois très inattendues du quotidien des professionnels des métiers d'art, au contact incessant de la matière mais aussi de leur place et de leur rôle dans la société toute entière.

Une exposition inédite des reportages photographiques des 13 ambassadeurs des JEMA 2017, réalisés par Sandrine Roudeix, sera présentée à la galerie YellowKorner (Paris 4^e), du 29 mars au 9 avril de 11h à 20h (cf. page 46).



X
VINCENT BREED,
SOUFFLEUR DE VERRE
AMBASSEUR
DE LA RÉGION
AUVERGNE -
RHÔNE-ALPES

Il va cuire un œil. C'est ce que Vincent Breed m'annonce en roulant sous un rideau de pluie jusqu'à son hangar XXL planté dans la campagne lyonnaise. Le ciel est embrouillé de neige fondue et il s'excuse en se garant. « Avec ce temps de chien, on ne pourra pas déjeuner dehors, c'est dommage ! D'habitude, on a une vue imprenable sur la vallée ». Nous courrons nous mettre à l'abri dans la cuisine et Vincent attrape une casserole pour mitonner comme chaque jour le repas de son équipe. C'est que le lien avec le verre chaud qu'il travaille est si puissant qu'il a besoin de créer une même proximité avec ses compagnons. Pour que je comprenne, il me conduit près du four de fusion. Tout de suite, la magie opère. Derrière mon appareil, je perçois le mystère quand il sort la masse incandescente du foyer, la douceur qui se dégage de cette boule chauffée à 1200 degrés, la tendresse accueillante et liquide, mais aussi la force et la dureté, quelque chose de sensuel. Il me fait d'ailleurs remarquer qu'il aime fabriquer des sculptures mâles et femelles, chacune donnant et recevant à son tour, une histoire de chaîne. Puis il me montre des verres avec des hauteurs différentes qui, mis à l'envers, se transforment en bouquets, une lampe acrobate baladeuse, et même une réplique de l'installation baptisée "Féconds" qui réunit trente-trois pots de fleurs en argent exposée un temps dans la Chapelle de la Trinité à Lyon. « Et tout ça, grâce au souffle humain ! » s'enthousiasme-t-il en laissant la canne à Clément et Francis pour me détailler son histoire. Tandis que son père a plaqué à quarante ans sa Hollande natale et l'entreprise familiale de peinture en bâtiment pour devenir "peintre tout court" et s'installer avec femme et enfants à côté de Châlons-sur-Saône, Vincent, débarqué donc en France à l'adolescence, a lui abandonné son diplôme des Arts Déco quelques mois avant les examens pour faire le tour du monde des ateliers de verrerie. Liberté, quand tu nous tiens ! Sac au dos, le jeune Hollandais frappe aux portes des souffleurs, dort sur les canapés, bourlingue ici et là, et finit par croiser la route

tchèque de Petr Novotny, immense technicien qui le prend sous son aile. C'est après de lui qu'il parfait son savoir-faire, ainsi qu'aux côtés du verrier américain Scott Slagerman quelques années plus tard à Paris. Jusqu'à ce qu'il décide en 1999 de développer sa propre boutique-atelier dans le vieux Lyon, non loin de sa Bourgogne s'adoption. Il s'y fera connaître et y affûtera son style, mais finira par la quitter au moment de la crise pour cheminer de four en four au gré de ses besoins. Avant d'investir en 2014 le vaste lieu où il me reçoit aujourd'hui. Son idée ? Intégrer la problématique saisonnière et économique de son métier en inventant un espace créatif collaboratif pouvant accueillir les souff-

leurs de verre débutants et confirmés à la journée ou au mois. Mutualiser les fours. Fusionner la matière comme les idées et les bras. Tandis que Clément et Francis achèvent de souffler l'œil qui atteint presque cinquante centimètres de diamètre, Vincent poursuit en m'expliquant que son projet initial était de créer un champ d'yeux pour la Fête des Lumières de Lyon en 2015, malheureusement annulée. Son message ? Ouvrez votre regard ! A voir le sourire tricoté de soulagement, de fierté et de satisfaction qu'il échange avec Clément et Francis en confiant l'œil terminé au four de refroidissement, je sens que le sien n'a pas fini de briller !

Sandrine Roudeix / Programmation of page 62



« PENSER ET FABRIQUER À PLUSIEURS »



✕
**CORINNE JOURDAIN,
 MANUFACTURE DE DIGOIN
 AMBASSADRICE DE LA
 RÉGION BOURGOGNE -
 FRANCHE-COMTÉ**

Une évidence. C'est ce qu'a ressenti Corinne Jourdain la première fois qu'elle est venue ici. Son regard s'émerveille en me montrant les vieux bâtiments en briques et carreaux de verre autour de nous, quadrillés d'ombres et de soleil, étendus le long du canal où glissent quelques péniches colorées. Après avoir passé vingt ans à Paris dans la publicité et suivi un MBA à l'Institut Français de la Mode, elle cherchait un endroit où prendre le large. Une de ses amies l'avertit que la Manufacture Grès et Poteries de Digoïn, célèbre pour sa fabrication exclusive de pots de moutarde, assiettes à escargots, terrines et autres plats à cassoulet, est à vendre et elle fonce tête la première. Quelques péripéties plus tard, la voilà propriétaire des lieux ! Et toujours sous le charme, convaincue d'accomplir une mission... « Je pensais que les habitants allaient m'accueillir comme une étrangère, me confie-t-elle en me faisant visiter, mais ils étaient si heureux de voir revivre la Manufacture qu'ils m'ont littéralement adoptée ». Fermé en 2002, réouvert en 2003, refermé en mai 2014, réouvert en septembre 2014, l'endroit a marqué des générations. Tandis que Corinne me balade de postes en postes, nous croisons Thierry, quinquagénaire embauché à la manufacture à l'âge de 17 ans, que Corinne a réussi à reprendre avec dix sept autres salariés. « Comparés aux six cents employés de la belle époque, ce n'est pas énorme, mais on avance ! ». Epaulée par David, jeune directeur de production arrivé en juin dernier après que le précédent soit parti à la retraite, elle ne boude pas son bonheur. Ni ses heures. Ce week-end, c'était portes ouvertes et, comme chaque année depuis deux ans et demi, elle a directement vendu ses produits déstockés sur place. Plus de mille personnes ont foulé le béton centenaire. Toutes avec un mot gentil. Une dame a même pleuré, s'émeut-elle. C'est ces moments de partage qui la font tenir. On lui dit merci. On lui dit de continuer. On lui dit l'importance de ces plats

simples, sans fioriture, qui font partie de la mémoire gastronomique ancestrale de la France et que les grands chefs remettent à l'honneur et ça lui donne encore plus envie de se démener. Il est midi lorsque nous terminons le repérage. Les ouvriers partent déjeuner et nous les imitons en marchant jusqu'au restaurant tout proche. Au menu du jour : des escargots... servis dans les plats en grès de Corinne. Parfait ! Je décide aussitôt de les emporter pour ma photo.

Sandrine Roudeix / Programmation cf, page 64



« ASSURER LA CONTINUITÉ D'UNE ENTREPRISE
 QUI A VU GRANDIR LES ENFANTS DU PAYS »



✕
**LA PRESSE PURÉE,
 IMPRIMEURS EN
 SÉRIGRAPHIE
 AMBASSADEURS
 DE LA RÉGION
 BRETAGNE**

Ils voulaient continuer d'expérimenter la question de l'image. Julie et Antoine ont imaginé leur association « La Presse Purée » à peine sortis des Beaux-Arts de Rennes où ils se sont croisés. Si Julie, qui a passé une partie de son enfance à Madagascar, entretient un rapport intime à la couleur, à la peinture et à la trame, Antoine, né dans le Morbihan, m'explique qu'il est féru de dessin, en quête permanente de nouveaux supports. Une complémentarité qui leur a donné envie de travailler ensemble pour développer leurs techniques au contact d'autres artistes, tout en poursuivant leurs propres projets. Antoine me promène en voiture du Parlement de Bretagne au parc Thabor baigné de gris, mais s'interrompt bientôt doucement : « Julie vous racontera ça mieux que moi. C'est elle qui est à l'origine de cette aventure ! » Il ralentit quand même près de la Place de la Mairie, non loin du vieux manège chahuté de bambins, pour me confier à quel point il est essentiel pour lui de partager l'art avec tous les publics. Y compris les enfants. Nous arrivons à l'atelier quelques minutes plus tard et Julie nous accueille justement avec Alice, sept ans. Tandis que la fillette est en train de napper de mauve un écran en polyester, Julie renchérit. « On veut rendre l'art accessible. Désinhiber l'acheteur, souvent impressionné à l'idée de rentrer dans une galerie. Faire aimer les estampes à ceux qui n'en ont pas l'habitude ! ». Une conviction embrassée dès leurs premiers pas. Au départ dans le garage de Julie en 2006, puis, un an plus tard, dans le centre d'art rennais « Le Bon Accueil » qui disposait d'une presse inutilisée. C'est là, rejointe par Loïc et Julien, que la petite bande de « La Presse Purée » dessine, peint et imprime pendant dix ans. Jusqu'à son déménagement l'année dernière au « Marché Noir » où nous nous trouvons. Je fais le tour du local afin de repérer un décor pour ma photo. Baptisé du nom du festival de micro-édition qu'ils ont créé en 2012 pour montrer la richesse des arts imprimés, l'endroit

est un espace ouvert, aux ressources mutualisées, partagé en quatre coins distincts investis, en plus de « La Presse Purée » par trois entités passionnées par l'image : « Barbe à Papier », « Les Ateliers du Bourg » et « L'Imprimerie ». Sur les étagères papillonnent des commandes en cours et des essais en projet. Julie et Antoine me tendent des tirages. Là, un photographe les a consultés pour imprimer une œuvre monumentale. Ici, c'est un architecte. Un plasticien. Une illustratrice. Sous le regard attentif ravi d'Alice qui la suit, Julie chemine maintenant jusqu'à la salle d'insolation pour enduire un châssis avec une émulsion photosensible, tandis qu'Antoine me décortique le procédé. « La sérigraphie est une technique d'impression, façon pochoir perfectionné, qui superpose les

couches d'encre, couleur après couleur, pour aboutir à une estampe. Ou un multiple, comme on dit aujourd'hui. ». Je comprends que l'intérêt est de pouvoir imprimer sans limite sur tout un tas de supports dès lors qu'ils sont plans. Et de proposer au public des œuvres tirées à quelques exemplaires, moins chères que des pièces uniques. Une réflexion intéressante entre produits de masse et de galerie. Mais avant que je puisse creuser, l'heure du déjeuner tictaque et leurs collègues improvisent un repas autour de la table de réunion. J'en profite pour entraîner Julie et Antoine devant un mur quadrillé de pots de peinture comme une trame géante, tandis qu'Alice, tout aussi curieuse de photographie, s'assoit sagement au sol pour observer la prise de vue. Clac !
 Sandrine Roudeix / Programmation of page 66



**« FAIRE AIMER L'ART
 DE 0 À 99 ANS »**



**CLAIRE BABET,
MAÎTRE-VERRIER
AMBASSADRICE
DE LA RÉGION
CENTRE-VAL DE LOIRE**

Elle est sur tous les fronts. Sur les fenêtres de la cathédrale Notre-Dame de Chartres comme sur les fauteuils de la Chambre des Métiers d'Eure-et-Loir, à la présidence de l'Association des Verriers du département comme au secrétariat du club de danse d'Illiers Combray (le village de Proust !) près d'Epeautrolles où elle habite. Claire Babet vient me chercher à la gare de Chartres en s'excusant de l'état de sa voiture – elle a croisé un chevreuil – et de ne pas avoir pu me voir la semaine précédente – elle avait une conférence à préparer pour l'ONG Business Powerwoman et pas mal de démarches à faire pour aider d'anciens employés à reprendre l'Atelier Lorin, établissement centenaire en liquidation dont elle refuse que les archives et le savoir-faire verrier disparaissent. Sans compter ses propres chantiers, évidemment. Et en premier lieu la Cathédrale, à la restauration de laquelle elle travaille depuis presque dix-huit ans. Elle m'emmène pied au plancher ressentir et comprendre l'endroit. C'est elle qui a rénové la rosace principale ainsi qu'une plus petite au-dessus de l'orgue, et près d'une vingtaine de fenêtres représentant Saint Gilles, Saint-Georges, Saint Grégoire, Saint-Pierre, Saint-Etienne, Saint-Laurent et tous leurs copains, l'énumération est longue ! Le mois prochain, elle attaquera la chapelle Saint-Piat. Mais aussi d'autres chantiers dont la collégiale Saint-Pierre-ès-Liens de Mussy-sur-Seine dans l'Aube. C'est que la dame oeuvre sans arrêt, week-end compris. « Je ris lorsqu'on me dit que j'ai de la chance de vivre ma passion comme si c'était le paradis ! D'ailleurs, je ne dirai pas que c'est de la passion, mais plutôt de l'amour. On souffre, mais on reste car on est attaché... » Après le tour de ville, nous voilà dans l'atelier qu'elle a fait construire avec deux associés en pleine campagne, au beau milieu des champs de blé caractéristiques de la Beauce. Tandis qu'elle installe un vitrail de la Vierge à l'Enfant sur la verrière, elle m'explique qu'elle a très tôt su qu'elle exercerait un métier d'art. Sans savoir lequel. Jusqu'à ce que son ancien professeur de l'école Olivier de Serres parte à la retraite et

lui propose de prendre le relais. Elle ne connaissait pas le coin mais fonce bille en tête. Et trouve son bonheur à participer à la conservation et à la transmission du patrimoine historique. Etudier, peindre, découper, assembler, archiver. Proposer des solutions de reconstitution dans le respect des créations, en lien permanent avec les historiens, architectes, serruriers et chercheurs. Prendre soin des

réalisations passées pour les rendre plus lisibles du public et des restaurateurs futurs. « Il y a tant de choses à découvrir ! », s'exclame-t-elle en diluant sa peinture jaune pour l'étaler sur la colle qui joint les fragments anciens d'une pièce d'un vitrail, avant de grimper sur une échelle. J'attrape vite mon appareil photos pour la suivre. Sandrine Roudeix / Programmation cf. page 68



« TRACER UN CHEMIN
ENTRE LES ARTISANS D'HIER ET DE DEMAIN »



✕
**NATALINA FIGARELLA,
 VANNIÈRE
 AMBASSADRICE
 DE LA RÉGION CORSE**

Elle aurait aimé naître dix ans plus tôt. Pour connaître les vieux sages. « C'est qu'avec le temps, la parole comme la langue se perdent au coin du feu », déplore en souriant Noëlle Figarella, rebaptisée Natalina en corse, en saluant devant sa longère accrochée à quelques kilomètres de Bastia. Avant de s'immobiliser en pointant le ciel bleu de sa manche à carreaux : « Oh Madonna, un couple de milan ! » Elle prononce « Maona » (les d disparaissent dans le coin) et rit : « C'est une expression qu'on dit cent fois par jour ici. Qu'on soit croyant ou non. » Elle s'émerveille devant les oiseaux puis étouffe une grimace de douleur. Une côté fêlée avant mon arrivée. Pas de chance. Mais elle n'est pas du genre à se plaindre. Saccadée, sa respiration s'apaise pour me raconter ce qui l'a emmenée là. Une mère grecque, un père corse baptisé Figarella du nom du village de montagne où il est né, et une belle enfance entre Cargèse et Piana à l'observer fabriquer des paniers quand il n'exerçait pas son métier de douanier. « C'est qu'il n'y avait pas de sacs à l'époque, souligne-t-elle en m'invitant à entrer chez elle. Chaque famille se bricolait ses propres contenants. Pour les champignons, le linge ou les courses. Ce n'était pas un art mais une nécessité ». Orpheline à vingt ans, c'est d'abord pour finir le panier inachevé de son père qu'elle se met à caresser le myrte sous l'œil protecteur des anciens du village. Dominique lui apprend à tresser le jonc pour la « casgiaghja » (moules à fromage dont se servaient les bergers avant l'avènement du plastique), Pierrot lui enseigne le travail de l'osier et Pierre celui du châtaignier. Puis elle trace sa vie d'adulte. Elle se marie une fois, deux fois, vit à Cargèse, Figarella, Ajaccio, puis à nouveau à Cargèse où elle monte avec son deuxième mari une épicerie. Jusqu'à ce que son commerce vacille et qu'une amie l'emène un dimanche en balade pour lui rosir les idées. Elle en rapporte un petit panier et renoue doucement avec ses premières amours. La voilà qui se met à cueillir,

effeuiller, nettoyer, baigner, croisiller, rempailler selon les techniques d'antan, se plaisant vite à inventer sa propre méthode, plus rapide et plus créative, et la développant à Silvareccio où elle s'installe. Une séparation et un déménagement à Venaco plus tard, le maire de Silvareccio la rappelle pour la prévenir qu'une maison se libère. Vendu ! La voilà de retour en 2013 dans ce village qu'elle adore. Et continue de se tresser un nom. En association depuis 2002 puis à son compte depuis 2010. Mais son crédo reste de transmettre, pas de vendre. Valoriser et défendre la Corse. Naturellement. Ce mot revient souvent dans sa bouche mêlée de patois local. Un autre devoir de mémoire à ses yeux. Naturel. Dans son atelier minuscule empierré à quelques mètres de sa maison, elle me montre des pièces

en châtaignier, myrte, osier, jonc. Mais pas en ronce ni en clématite, car ce n'est pas local ! Avec son sécateur et son couteau (corse), elle fabrique des nasses de pêcheur, des vide-poches, des cloches à fromage et récemment une petite lampe en myrte, un abat-jour en filaire et rouleau ABS, ainsi qu'un sac de voyage en jonc cousu de cuir, découpé à partir d'une imprimante 3D, imaginé par le designer français Romain Pascal et exposé au Musée de la Corse à Corté. « Un autre moyen de perpétuer les coutumes locales », soupire-t-elle en contemplant les montagnes de sa fenêtre, tandis que je règle mon objectif. « Pour qu'elles ne disparaissent pas. Jamais ». Natalina sera heureuse si tout ça continue après elle. Rien de plus. Sandrine Roudeix / Programmation cf. page 70



« TROUVER DANS LA NATURE
 LA RÉPONSE À NOS BESOINS »



MENUISERIE

EN SIEGES

✕ **JEAN-PIERRE LENGRAND,
MENUISIER EN SIÈGES**
AMBASSADEUR
DE LA RÉGION
GRAND-EST

Il n'a jamais imaginé faire autre chose. Le bois, il est tombé dedans quand il avait quatorze ans et y a tracé toute sa vie. « C'est aussi qu'il n'y avait pas beaucoup d'autres débouchés dans la région... » remarque-t-il humblement, avant de me détailler son parcours. Treize ans chez Henryot et Pozzoli comme ouvrier qualifié. Dix-neuf chez Fouchot-Ressa comme responsable du bureau d'études et de fabrication. Treize ans chez Style et Confort au même poste. Au total, Jean-Pierre Lengrand a passé cinquante et une années à travailler le bois, sans jamais quitter Liffoll-le-Grand où il est né, berceau historique du siège. Mais le vaste atelier situé au rez-de-chaussée du lycée Pierre et Marie Curie de Liffoll-le-Grand, où il m'accueille sera son dernier ancrage. Il me le confirme en souriant : à la fin de l'année, c'est la retraite ! Ce qui ne l'empêche pas de transmettre son savoir-faire à Sacha, Benjamin, Olivier, Dawn et Clément, cinq jeunes adultes en reconversion, avec la même patience et le même enthousiasme qu'à ses débuts. Tous ont l'œil qui brille. Tous semblent heureux d'être là, ultimes chanceux à être formés par ce Meilleur Ouvrier de France. J'explique le principe de ma photo, en lien avec le territoire, et Jean-Pierre Lengrand me propose de m'emmener plus tard sur la route d'Épinal, près de l'ancienne gendarmerie, où l'on peut avoir une vue de la ville rehaussée de son clocher. J'accepte avec plaisir, avant de régler mon appareil pour préparer le portrait de groupe. Il décroche aussitôt une dizaine de sièges qui dentellent le grand mur de l'atelier. Là, une bergère Louis XV. Derrière, une chaise Régence et un fauteuil Chippendale. A ma droite, un siège en chêne massif qu'il vient de fabriquer pour le millénaire des fondations de la Cathédrale de Strasbourg. Tandis que ses élèves s'appliquent à mesurer, dessiner, calibrer et chercher la bonne configuration pour fabriquer des assises irréprochables, il leur répète ce qu'il leur a déjà dit mille

fois : étudier l'ergonomie est la seule manière de comprendre les besoins d'un siège. Juste avant la solidité, la stabilité, la ligne et l'esthétique. Patiemment, il glisse de l'un à l'autre en prodiguant ses conseils de vieux sage. C'est qu'il tient à perpétuer le geste appris il y a plus de cinquante ans. Transmettre la matière, les finitions manuelles, l'ajustage des frontons avec le rabot, les raccords... « Les gens s'étonnent toujours lorsque

j'explique que je fais de la menuiserie en sièges. Comme si ça ne pouvait pas être une spécialité à leurs yeux. Comme s'il suffisait de savoir fabriquer des buffets pour créer des fauteuils... ». C'est aussi pour valoriser son métier, fruit de toute une vie, qu'il a choisi d'enseigner. Au grand bonheur de ses derniers apprentis.

Sandrine Roudeix / Programmation cf. page 72



« TRANSMETTRE ET VALORISER LE GESTE ANCIEN
POUR QU'IL NE SE PERDE PAS »

✕
**THOMAS FORMONT,
 FERRONNIER-FORGERON**
 AMBASSADEUR
 DE LA RÉGION
 HAUTS-DE-FRANCE

C'est une deuxième vie pour Thomas Formont. C'est ce qu'il me confie à peine installé dans sa camionnette blanche aux flancs logotypés. Son grand-père était ébéniste et Thomas, diplômé de commerce en poche, a voyagé en France et à l'étranger, avant de suivre les pas de son aïeul. C'est décidé, lui aussi gagnera sa vie avec ses mains ! Petit détour par un CAP « Ferronnerie » pour apprendre les rudiments et le voilà qui se lance. D'abord en tant qu'employé métallier à Lille et Rennes, puis tout seul dans un minuscule garage à Saint-Malo. Avant d'ouvrir son propre espace de trois cent soixante mètres carrés à Harras, d'où est originaire sa compagne. Deux ans et demi plus tard, il croule sous les commandes, m'avoue-t-il fièrement en clignant ses yeux clairs de Petit Prince. Tout en me faisant visiter la ville d'un tour de volant, les célèbres places aux façades pastel, les maisons aux toits bicornes dont il s'inspire, l'ancienne citadelle en briques oranges construite par Vauban, il m'explique qu'il adore le métal. S'il a commencé par apprivoiser le bois, c'est le fer qui l'a tout de suite attiré. Pour la portance. Pour la force cachée sous la finesse. Dans le centre ville où nous nous baladons avant de rejoindre son atelier, il me montre le toit de la Cathédrale Saint-Vaast dont il a restauré les verrières, puis, derrière la citadelle, l'une de ses premières créations, une porte défensive en fer forgé pour un apiculteur du coin sur laquelle il a sculpté le mot « Citabeilles ». « C'était à mes débuts... Si je la fabriquais aujourd'hui, je ne m'y prendrais pas de la même manière », s'excuse-t-il presque. C'est qu'avec le temps, à force d'expérience et de lectures, ce quasi autodidacte est devenu l'un des quatre principaux ferronniers de la région. Aux côtés de Cirice, expert du travail à chaud, et de François, ancien ingénieur en bureau d'études passé maître dans l'art de la mécanique qu'il me présente à peine garé, il a décidé d'inventer un mode de travail qui colle à sa philosophie de vie : le partage. Son regard voltige au-dessus de sa chemise à petits carreaux. « Je suis convaincu qu'on n'est rien tout seul ! ». Et de me raconter qu'il projette de créer

dans les bâtiments voisins un laboratoire de prototypes et même une pépinière d'artisans avec un cabinet d'architecte. Tandis que je saisis mon boîtier pour commencer la séance avec ses deux comparses, il s'enthousiasme : Et encore, je ne vous dis pas tout ! Il faudra revenir...

Sandrine Roudeix / Programmation cf. page 74



« INVENTER L'ENTREPRISE DU XXI^{ÈME} SIÈCLE »



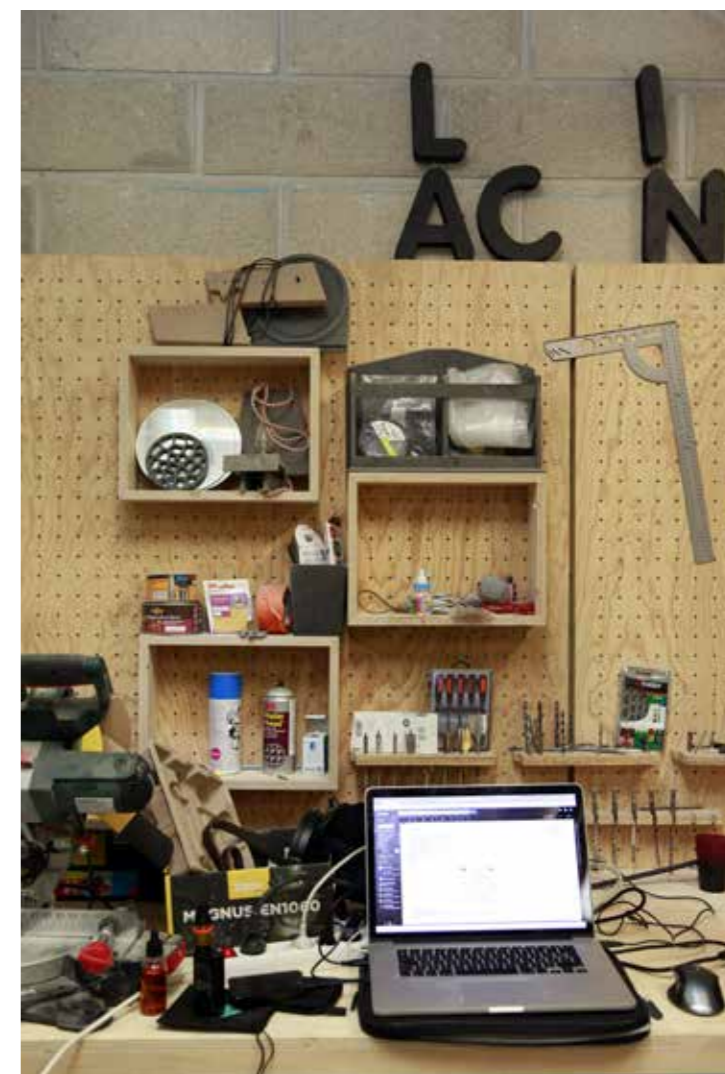
✕
PHILIPPE GARENC
LES ARTS CODÉS
AMBASSADEUR DE LA
RÉGION ÎLE-DE-FRANCE

Il a une voix grave au téléphone, pas un mot de plus qu'il n'en faut. Lorsque j'arrive au Cerfav de Pantin (comprendre Centre Européen de Recherches et de Formation aux Arts Verriers), Philippe Garenc m'accueille avec un accent imbibé de violette que je reconnais aussitôt. Toulousain ? Castrais. Il sourit timidement en me guidant jusqu'au comptoir à café où discutent deux garçons aux mains calleuses, tandis que je détaille le hangar tendance industriel, murs en briques, gros tuyaux en métal, passerelle en fer desservant une coursière d'ateliers, qui s'ouvre devant moi. Il m'informe que la chaise où je viens de m'asseoir a été paramétrée, fraisée et assemblée ici en quelques minutes. Puis il me désigne du doigt une table avec cinq écrans et des écouteurs incrustés directement dans le plateau. Étonnant ! Il me prépare un thé bio équitable et je sors mon carnet. Ce fils et petit-fils d'agriculteurs aveyronnais a grandi à Castres, étudié les Beaux-Arts puis le Multimédia à Toulouse, et passé pas mal de temps à jouer au garçon de ferme dans un élevage de canards de la région puis au berger dans les Alpes. Jusqu'à ce qu'il rencontre chez des amis une vitrailliste formée au travail du verre au Cerfav de Vannes-le-Châtel près de Nancy. C'est l'évidence ! Le moyen de réunir sa passion du dessin et de l'ouvrage in situ. Il a vingt-six ans et postule dès le lendemain. Son idée ? Renouer avec la création en investissant la conception de vitraux. Mais à peine arrivé en Lorraine, changement de programme. Il s'oriente vers une formation plus ouverte pour un plasticien. Trois années d'études plus tard, il est diplômé, spécialisé en modelage et moulage. Et recruté dans la foulée par le Cerfav comme prof de dessin, en charge de la création d'un atelier de conception et de fabrication numérique. Sauf que le centre de recherches mène en parallèle une réflexion pour s'implanter durablement en région parisienne. C'est en participant aux Ateliers des Possibles organisés par la CNAM en 2013 que Philippe a l'idée de proposer à quatre autres entreprises de s'associer à cette

aventure autour d'un projet collaboratif baptisé « Les Arts codés ». Je hausse un sourcil. Il s'emballe. « Les arts codés, c'est un esprit ! Une marque ! Et un manifeste lisible sur notre site. La volonté de permettre à des petites entreprises de postuler à des marchés très spécialisés grâce à la mise en commun de savoir-faire traditionnels et numériques. » Le Cerfav en confie à Philippe la mise en œuvre. Sa mission ? Lier l'art verrier et les techniques numériques de modélisation 3D, l'artisanat et l'industrie, L'Île de France et la Lorraine. Philippe me fait maintenant visiter le bâtiment situé au cœur de Pantin, à trois stations de la gare de l'Est et quelques battements d'ailes de la Lorraine. Nous

descendons au rez-de-chaussée dans le foyer qui abrite fours à fusion, imprimantes 3D, découpe laser et ordinateurs connectés et croisons Yohann, menuisier numérique. Philippe m'explique que la particularité des objets de celui-ci est qu'on peut facilement en faire varier la hauteur, la taille et la forme à l'aide d'un simple programme. Puis il me montre des vases imprimés en 3D et créés par la voix. Deuxième sourcil circonflexe. Il développe : « Plus on parle longtemps, plus le vase est haut. Plus on parle grave, plus il est large. » Je suis bluffée. Et m'empresse de le photographier. A quand la prise de photo par une programmation de l'œil ? Bientôt. Il est optimiste.

Sandrine Roudeix / Programmation cf. page 76



« RÉDUIRE LES FRONTIÈRES ENTRE LES MONDES DE L'ARTISANAT ET DE L'INDUSTRIE »



**PIETRO SEMINELLI,
PLISSEUR**

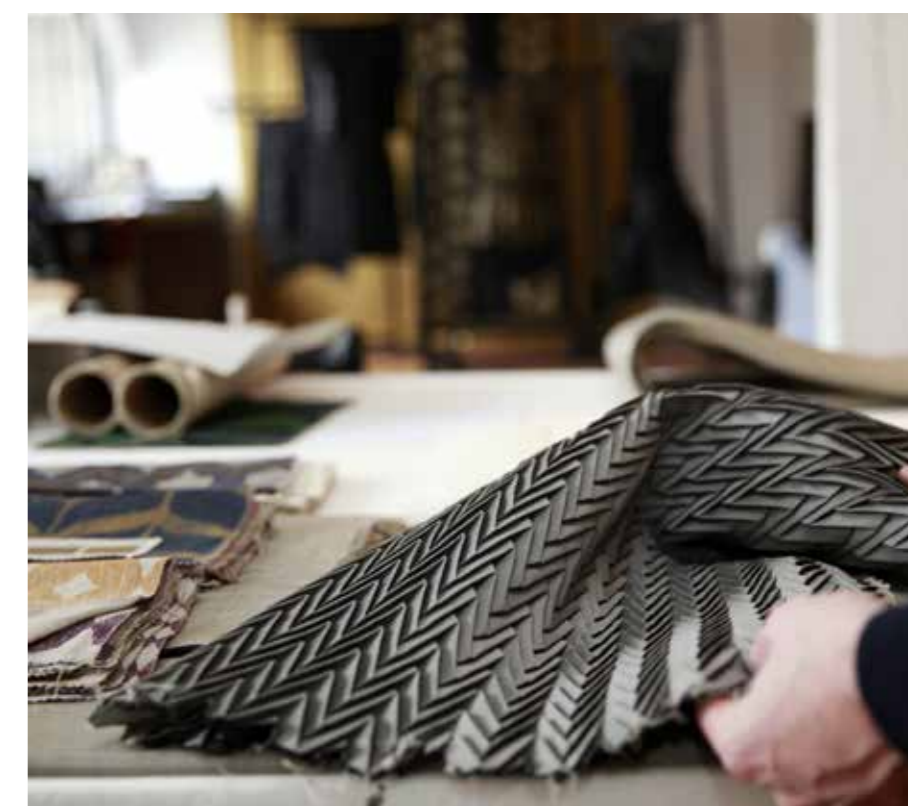
**AMBASSADEUR DE LA
RÉGION NORMANDIE**

Il aurait pu être gestalt-thérapeute. Ou philosophe. Ou poète. Il est un peu des trois, en fait. Et créateur-chercheur avant tout ! A peine Pietro Seminelli vient-il me retrouver à la gare qu'il me parle de l'inconscient collectif cher à Jung et du concept de « monades » de Leibniz, ex-plici-té (!) par Deleuze. L'idée d'unités minimales faisant partie d'un tout, qu'il a reprise pour baptiser sa première collection en 1996 et dire les mille manières de penser le pli selon les contextes. Long manteau en fourrure noire, lunettes cerclées structurées, mains baguées effleurant le volant de sa Coccinelle café intérieur crème, Pietro me balade dans les ruelles ourlées de pierres jusqu'à la Cathédrale. Derrière, il y a le musée veillant la célèbre tapisserie de Bayeux. Juste à côté, le conservatoire de la dentelle. Non loin, les canaux du quartier des teinturiers. C'est là que ce Francilien a croisé il y a seize ans la mère de sa meilleure amie, Mylène Salvador, Maître d'art en dentelles au fuseau. C'est elle qui a repéré son écriture inédite du pli et l'a révélé encouragé affirmé dans cette voie. Et c'est elle qui l'a proposé plus tard au dispositif des Maîtres d'art. Tandis qu'il conduit, Pietro se raconte avec fougue. Cet ébéniste de formation a appris l'architecture d'intérieur à l'école Olivier de Serres puis navigué plusieurs années en agence et dans l'enseignement avant de se décider à développer ses pliages. Ce qui l'a guidé ? Sa passion sincère des gens et son immense curiosité. « Tout vient de la nature ! », s'exclame-t-il en bifurquant sur un petit chemin de terre sous les naseaux aimantés de dizaines de vaches. Il pointe du doigt les feuilles rouges jaunes oranges qui volent au-dessus de la carrosserie. « Ce n'est pas pour rien que les premiers plis qu'on apprend s'appellent les plis « montagnes » et les plis « vallées ». Toutes les formes sont issues de la géologie : une feuille se plisse, une peau se ride... ». Il a beaucoup travaillé sur la question, l'histoire des métamorphoses, des carapaces, mais aussi la transformation des tissus avec

le temps, son premier sujet d'étude. Nous nous garons bientôt devant un ancien corps de ferme au lieu-dit « Le Loup-Pendu » sur la route de Neufbourg. Un endroit paisible piqué de pommiers et d'hortensias où il explore sans cesse de nouvelles idées pour mettre le plat en volume quand il n'est pas à Paris dans son nouvel atelier showroom de la Cour de l'Industrie. Un emménagement heureux qui était « écrit », il en est persuadé, lui qui arpente déjà l'endroit en culottes courtes quand il avait quatre ans avec son père. C'est entre ces deux villes qu'il a imaginé les sculptures de tissus géantes titrées « Le Devoir », « L'Autorité », « La Puissance » ou encore « L'Hermite », conçues pour la Maison Yohji Yamamoto à l'occasion de la Paris Design Week et exposées en septembre prochain au Musée National de Tokyo. Tout un monde. Des gens. Des

géants. Des maîtres à penser. Un univers bien à lui qu'il ne cesse de déplier au gré de son inspiration. Après le papier, la céramique et bien sûr le textile, ses prochaines œuvres enlaceront le bois et le textile (un paravent, une lampe, un revêtement mural) mais aussi la porcelaine. Pietro me fait maintenant visiter les trois ateliers où plient cousent épinglent ses collaboratrices. Kathy, son élève et ambassadrice depuis plus de quinze ans, est en train de fixer un galon sur l'un des panneaux textiles qu'il façonne pour une grande marque de luxe française. Je n'ai pas le temps de m'émerveiller que Pietro m'entraîne dans sa cuisine. « J'ai fait un bœuf bourguignon hier soir pour des amis. Il en reste. Ça vous dit ? Cela nous permettra de faire connaissance avant que vous me preniez en photo ! » me propose-t-il en fin psychologue.

Sandrine Roudeix / Programmation of page 80



« ÉLARGIR LE CADRE DES POSSIBLES »



**MARIELLE PHILIP,
TANNEUSE DE PEAU
MARINE**

**AMBASSADRICE
DE LA RÉGION
NOUVELLE-AQUITAINE**

Elle a toujours su quelle œuvre elle voudrait dans l'environnement. Marielle Philip me salue chaleureusement en relevant ses lunettes de soleil rouges écaillées. Tandis que nous marchons le long des quais bordelais, ses mains tourbillonnent dans l'air en même temps que ses paroles. C'est qu'elle est tombée dans le filet à poissons tout petite. D'abord en naissant à la Teste de Buch d'un père scaphandrier devenu plus tard propriétaire d'un bateau de pêche et d'un grand-père qui a déglacé le poisson sur la criée du port d'Arcachon pour aider ses amis pêcheurs, puis en effectuant une mission de fin d'études de droit dans une pisciculture marine à Mayotte. C'est là qu'elle affirme sa vocation ! Dès son retour en France, la voilà qui postule dans des parcs naturels maritimes. Mais sans succès. La conjoncture économique n'est pas au rendez-vous. La jeune femme se réinscrit alors en fac et prépare le concours d'avocat pour tenir un cap. Neuf mois dans un cabinet lui suffisent pour nourrir d'autres envies. Entre temps, sa mère, présidente de l'Association « Femmes de mer en partage », réalise des échanges avec un réseau européen de femmes des littoraux et rapporte un jour d'un séjour en Finlande l'image d'un extraordinaire manteau en cuir de poisson vu là-bas. Le déclic pour Marielle : elle va monter son entreprise en utilisant ce savoir-faire séculaire dans l'hexagone ! On est en 2013 et mère et fille décident de porter la recherche et l'incubation de cette nouvelle filière en France, avant de créer un an plus tard leur société « Fémer », en clin d'œil au label « fait mains ». Tandis que nous roulons en direction de son atelier près du bassin d'Arcachon, Marielle me déroule le fil de ses débuts, le regard sceptique de ses interlocuteurs, la ronde des formations plus ou moins pertinentes pour tout savoir tout comprendre tout tester, mais aussi les phases de découragements et la difficulté de trouver sa place dans un milieu d'hommes. « C'est l'expérience du terrain qui fait évoluer le projet. », s'exclame-t-elle en se garant devant le minuscule cabanon d'ostréiculteur qu'elle a décroché à quelques mètres des parcs à huîtres. Son idée ? Récupérer les peaux crues jetées par

les poissonniers du coin et les tanner à l'aide d'un procédé 100% végétal pour les transformer en cuir. Au départ à l'état brut, puis, au fur et à mesure, de toutes les couleurs pour fournir les créateurs de chaussures et d'accessoires. Elle développe les collaborations au gré de ses coups de cœur, surfe sur les réseaux sociaux, participe à des trophées d'innovation qu'elle gagne et réinvestit tout dans une optique d'économie circulaire qui lui est chère. Depuis cette année, elle tient aussi une boutique en ligne ainsi qu'un blog où elle dresse le portrait des

artisans qui croisent sa route. « C'est valorisant de voir naître de beaux objets issus de mon travail » souligne-t-elle en caressant une peau couleur sable. Je saisis mon appareil et lui propose de poser à l'extérieur du cabanon avec un panier de peaux multicolores à ses pieds. « Mon prochain défi sera de rendre mes cuirs plus souples pour en faire des vêtements ! » lance-t-elle à la cantonade, avant de me demander où regarder. Tout droit. Sur votre lancée !
Sandrine Roudeix / Programmation cf. page 82



**« UTILISER CE QUE JETTENT LES UNS
POUR DONNER DES IDÉES AUX AUTRES »**



**YANN PAJOT,
CHARPENTIER DE MARINE
AMBASSADEUR DE LA
RÉGION OCCITANIE**

Il s'est bricolé un radeau à sept ans. À construit sa première barque à dix ans. Et a fait ses premières virées en voilier de l'île d'Oléron jusqu'à la Bretagne à quatorze ans. Aujourd'hui, c'est au pied d'une goélette majorquine de trente mètres, le long du canal de la Robine, sur l'ancienne route qui relie Narbonne à Gruissan, que Yann Pajot officie. Il me tend sa main solide puis me présente ses six compagnons. Agés de 20 à 60 ans, Guillaume, Vincent, David, Roberto, Franck et Sébastien ont tous des parcours cabossés et quelques boulets derrière eux. « Ce chantier de réinsertion leur permet d'apprendre trois jours par semaine la charpenterie de marine pour gagner de l'autonomie et de la reconnaissance », me précise Yann. Ce dernier mot revient plusieurs fois dans la conversation. C'est qu'il a placé l'intégration socioprofessionnelle au cœur de son métier. Tandis qu'il me fait faire le tour de l'ancien transporteur de marchandises à la voile construit en Espagne en 1916 par l'armateur Michel Caldentey et échoué en 2005 à Canet Roussillon après avoir été classé au titre des Monuments Historiques, il me parle du Parc National Régional du Narbonnais en Méditerranée où nous trouvons. « C'est l'un des rares parcs en France à avoir cette activité de sauvegarde et de mise en valeur du patrimoine culturel ! ». Près de nous, Guillaume est en train de poser des joints coupe d'eau. Franck, arrivé ce matin, s'occupe des « œuvres mortes », c'est-à-dire des parties émergées. Sébastien fixe des porques métalliques pour assurer la rigidité entre le pont et la coque. Alors que je scrute le chantier pour trouver mon cadre, Yann

m'emmène derrière la goélette jeter un œil à un bateau-bœuf en cours de rénovation, modèle emblématique de la Méditerranée et dernier spécimen existant. Deux de ses gars en exhument le fond en retirant les couches de ciment pour voir le mode de construction comme des archéologues. Yann renchérit. Justement, lui se voit parfois comme un passeur de mémoire. « Ça fait trente ans cette année que je suis charpentier de marine et je découvre encore de nouvelles pièces, des moteurs jamais vus, des systèmes constructifs qui n'ont plus cours... ». S'il s'éloigne un peu de son métier d'origine en organisant le travail plutôt qu'en l'exerçant, il adore transmettre son savoir-faire. Et il se rattrape en rénovant des petites coques au Conservatoire Maritime et Fluvial qu'il

a créé en 1988. Son regard s'illumine et il me propose soudain de grimper à la longue échelle pour entrer dans « le ventre de la bête » comme il l'appelle. « Vous allez voir, ça ressemble à un corps humain : il y a les côtes, la peau, et tout l'équilibre s'articule autour de la colonne vertébrale ! ». Pour ne pas laisser filer le soleil qui cligne de l'œil entre les nuages, je décide rapidement d'organiser ma photo sur le pont puis sur l'échafaudage accroché à la coque. Aussitôt, Yann demande leur accord à ses collègues, avec la voix calme qui ne le quitte pas malgré ses fins de phrases chantantes. L'œil au départ méfiant, presque tous se prêtent au jeu. Avant de me sourire fièrement. Une histoire de reconnaissance, encore.

Sandrine Roudeix / programmation cf. page 84



**« DONNER UN HORIZON
À CEUX QUI EN ONT BESOIN »**



✕
PAULINA OKUROWSKA,
MOSAÏSTE
 AMBASSADRICE
 DE LA RÉGION
 PAYS DE LA LOIRE

Elle adore Nantes. C'est l'une des premières choses que Paulina me confie en me retrouvant devant la gare. Juste après m'avoir indiqué au téléphone qu'elle portait un chapeau en feutre marron et des collants verts pour qu'on se reconnaisse. Et juste avant de m'expliquer qu'elle rentrait d'un mois de vacances chez sa famille à Varsovie où elle est née. « C'était bien, mais je suis heureuse d'habiter ici ! ». Alors que nous longeons le château des Ducs de Bretagne, cette Polonaise débarquée à Paris à l'âge de quinze ans m'invite à admirer les architectures anciennes et modernes, la Loire et l'Erdre un peu plus loin, la grue jaune et le Grand Eléphant de la Galerie des Machines. Sans oublier les toits en pierre grise propres aux régions bretonne et angevine. C'est en venant s'installer là il y a sept ans, seule, après une séparation et une vie parisienne qu'elle adorait mais qui manquait quand même d'eau salée et de nature, qu'elle découvre l'ardoise. Et c'est dans cette ville, choisie par hasard après une soirée chez des amis qui en vantaient les qualités, que Paulina a l'intuition d'un nouveau départ ! Formée à l'école Olivier de Serres puis en esthétique à la Sorbonne, elle travaillait jusque-là le dessin, la peinture et le collage, mais en continuant de tâtonner, en quête d'un lien plus intense entre le fonds et la forme. Jusqu'à ce qu'elle achète une plaque d'ardoise dans une boutique de mosaïque et se lance dans la fabrication de miroirs, sculptures et autres pièces uniques. Paulina est tout de suite éblouie par la noblesse de la matière, le relief, la couleur tour à tour luisante ou mate. « L'ardoise sert à faire des toits de maison, c'est-à-dire à protéger des intempéries et à tenir au chaud une famille. Elle accueille la pluie, la neige, le vent, mais aussi le chaud et le froid. Il y a un tas d'histoires à raconter ! » Et de s'amuser du nombre de personnes qui viennent spontanément toucher ses œuvres lorsqu'elle les expose dans les salons. A travers l'ardoise, ce sont leurs souvenirs qu'ils caressent, la maison de

leur grand-mère, le métier de couvreur de leur père, les dessous de plats de leur enfance. C'est aussi et surtout leurs origines. Les gens d'ici sont fiers de me voir créer avec la ressource locale. Du coup, il m'en apporte des sacs entiers lorsqu'ils refont leur toiture ! » Elle pousse la porte de l'immense bâtiment qu'elle partage avec vingt autres artisans et me guide à l'étage où elle a son atelier encombré de blocs, plaques et miettes d'ardoises. Tout de suite, je flashe sur l'aile noire irisée de traces brunes qu'elle

garde précautionneusement dans son armoire. Une pièce remarquable. Comment en a-t-elle eu l'idée ? Elle rigole. « Je voulais donner de la légèreté à ce qui est lourd. » Je comprends que c'est sa façon de se réconcilier avec ses origines, s'enraciner dans le sol et la terre au-delà des frontières. On lui a fait remarquer l'autre jour qu'elle s'intéressait peut-être à l'ardoise bretonne car elle était noire comme le charbon polonais. Elle n'a pas réfuté.

Sandrine Roudeix / Programmation of. page 86



« RENDRE LA MATIÈRE ET LE SOUVENIR VIVANTS »





X
PRUNE FAUX,
PLUMASSIÈRE
AMBASSADRICE
DE LA RÉGION
PROVENCE-ALPES-
CÔTE D'AZUR

Elle aime travailler dehors. Sortir de son nid pour aller à la rencontre du monde. Dans la maison d'hôtes « Les Habits Neufs » où Prune Faux me retrouve à Sanary, on la sent comme chez elle. Elle tombe dans les bras de la propriétaire puis m'embrasse dans la foulée. Avant de faire le tour de la maison-boutique de Patricia Serodon où tout est à vendre. Celle-ci lui désigne aussitôt l'abat-jour en faisant de Colchide et palombe que Prune lui a confié en dépôt-vente, ainsi qu'un plastron en paon et canard sur un petit meuble en chêne vieilli ravissant. A l'extérieur, le ciel vire tempête et Patricia nous propose de nous asseoir sur le canapé Chesterfield vintage qui domine la terrasse vue mer en attendant que les nuages s'assèchent. Si Prune grandit à la campagne près de Toulouse, c'est à l'adolescence, lorsque ses parents décident de transformer une grande maison bourgeoise toulousaine en hôtel, qu'elle découvre la mode citadine. Son bac en poche, elle choisit de suivre un BTS stylisme modélisme à Bordeaux, mais s'y ennue ferme. Son truc, ce sont les accessoires. Elle s'inscrit alors à Paris dans une école de mode et d'art internationale, en décidant de s'intéresser au seul métier d'art qu'elle ne connaît pas : la plumasserie. Bingo ! Le monde de la plume devient son monde et Nelly Saunier, Maître d'art plumassière rencontrée au cours de sa formation, son mentor. Après un an d'apprentissage, elle est embauchée dans l'atelier Lemarié, leader mondial de la fabrication de fleurs artificielles et acteur incontournable de la plumasserie, mais souffre d'être cantonnée à un poste de technicienne quand elle déborde d'idées. Jusqu'à ce qu'elle soit repérée par la directrice artistique pour créer un pôle de recherches autour de la plume. Prune a enfin carte blanche pour explorer sa matière choucho. Mais voilà que son fiancé, ingénieur agro toulousain rencontré à Paris, hérite d'un mas et d'un champ d'oliviers à Mouriès en 2012. Changement de direction. Ils décident d'y ancrer leurs projets : un espace de fabrication d'huile d'olive et une boutique où vendre les produits dérivés pour l'un, un

atelier de plumes pour l'autre. En parallèle, Prune investit une boutique collective dans les anciennes forges de Saint-Rémy où elle vend ses créations sans intermédiaire, ainsi que des lieux de vie et de passage comme la maison d'hôtes où nous séjournons aujourd'hui. Elle tient à vendre de la main à la main. « La plume est un élément issu d'un corps vivant et je veux poursuivre la chaîne », assène-t-elle en caressant le pelage soyeux de Jack, le chien de Patricia. C'est pour ça qu'elle travaille dehors dès qu'elle le peut, le moyen de rester en contact avec la

nature qui l'inspire. Elle me montre une aigrette rapportée par un voisin chasseur et plumée par ses petits doigts, puis un serre-tête avec des plumes rares d'Oiseaux de Paradis datant des années 20, avant que nous allions nous balader sur la plage de Portissol. Dans son dos, le ciel hésite encore entre soleil et nuages. « Ce qui est magique, c'est que la plume est la rencontre de deux êtres humains ! » s'enthousiasme-t-elle en jouant avec le sable mouillé. Je souris. Comme une photo.

Sandrine Roudeix / Programmation cf. page 88



« DONNER À VOIR DANS LES LIEUX DE VIE »